

# FERNAND CHATIN

Notice lue par PAUL DE FALLOIS

---

Fernand Chatin des Chastaings de la Sizeranne est né à Paris le 4 mars 1878. Il était issu d'une famille de savants.

Son grand-père était l'illustre botaniste Adolphe Chatin.

Son père, Joannès Chatin, après avoir suppléé Milne-Edwards dans sa chaire de la Sorbonne, était professeur à la Faculté des Sciences.

Tous deux étaient de l'Académie de Médecine et de l'Institut, où ils ont siégé côte à côte.

Fernand Chatin avait leur amour du travail et leur intelligence lumineuse.

Il fait brillamment ses études au lycée Charlemagne.

A vingt ans, il est avocat à la Cour d'appel de Paris.

Il ne tarde pas à y être distingué par le bâtonnier Pouillet, dont il devient l'actif collaborateur.

Grâce à un aussi haut patronage, l'avenir s'ouvre devant lui, plein de promesses. Nous nous souvenons tous des causes qu'il a plaidées avec sa rare élégance de langage, sa parole à la fois si pleine d'autorité et de charme.

La guerre éclate.

A cause de sa myopie très accentuée, il avait été versé dans l'auxiliaire.

Dès les premiers jours d'août 1914, il veut partir dans les troupes de choc et tâche de se faire admettre dans l'Infanterie coloniale.

Malgré tous ses efforts, il ne peut y parvenir.

Héroïquement, sa mère, à sa prière, multiplie les démarches.

Enfin, il peut s'engager au 29<sup>e</sup> Territorial, à Dreux.

Rapidement, il y fait ses classes ; avec quelle passion de brûler les étapes !...

Il fait si bien qu'au bout de trois semaines, il parvient à obtenir — comme Guynemer — la faveur d'être envoyé au front.

Il arrive en courant, pour ainsi dire, sur la ligne de combat.

J'ai encore la lettre pleine d'enthousiasme et d'ivresse qu'il m'a écrite pour m'annoncer qu'il venait de recevoir le baptême du feu !...

Le 10 janvier 1915, alors qu'il était dans les tranchées à Mareuil, près Arras, il entend parler d'une mission particulièrement dangereuse à remplir.

Comme toujours, il se présente ; et son ascendant sur ses camarades est tel qu'ils le suivent, ne voulant pas quitter celui qu'on appelait « l'enfant du régiment ».

Il est alors soldat de première classe et sur le point de passer caporal.

Un aéro ennemi a repéré le groupe et laisse tomber des obus.

Les deux premiers sont inoffensifs ; le troisième, ne manquant pas son but, fait des blessés et des morts.

Au nombre de ces derniers, se trouve Fernand Chatin, dont le corps est complètement déchiqueté.

Ce n'est que le lendemain qu'on peut réunir ses restes.

Ainsi mourut celui dont la bravoure était légendaire.

Il n'eut d'autre linceul que son uniforme ; mais Dieu voulut bien permettre qu'il fût conduit à sa dernière demeure par un prêtre et inhumé chrétiennement par ses camarades, dans le village de Mareuil.

Je le revois, mince, élégant, avec son clair regard à travers lequel apparaissait son âme, nette, droite, comme l'épée qu'il maniait si bien ; avec sa jolie tête, fine et volontaire, reflétant à la fois l'énergie et la bonté. Nul, en effet, plus que lui, ne fut serviable. Une force irrésistible l'obligeait à obliger. Et avec quelle adorable, quelle infinie délicatesse !... Il était la loyauté même.

Il n'a jamais dit ou laissé entendre, en aucune circonstance de sa vie, une chose qu'il ne pensât pas ; et il se fût cru déshonoré en faisant une promesse qu'il ne dût pas tenir. C'était le type accompli du Français de race : un homme et un gentilhomme !

Son admirable mère garde pieusement sa croix de Guerre et sa médaille militaire.

Nul doute, s'il eût vécu quelques mois de plus, qu'elle ne l'eût vu revenir avec la Légion d'honneur, dont le fier blason et la noble devise, « Honneur et Patrie », semblent être ses armes naturelles.